

André ROCH LECOURE*,
Emmanuel STIP**, Noël TREMBLAY**

* Centre de recherche
Hôpital Côte-des-Neiges, Montréal

** Centre de recherche
Fernand Séguin, Hôpital L.H. Lafontaine, Montréal

La SCHIZOPHASIE et le DISCOURS des SCHIZOPHRENES

I. Le discours schizophrénique

C'est en 1911, que le psychiatre de Zurich, Eugen Bleuler, accouple les mots grecs "*schizein*" (fendre, cliver) et "*phrên*" (intelligence, esprit)¹. Il eut besoin de ce terme pour faire référence à une sorte de démence, un intense désordre de la pensée, qui se manifeste relativement tôt dans la vie ("*dementia praecox*"). Bleuler, à l'origine, utilisa la forme plurielle pour son nouveau terme. Par la suite, la schizophrénie est devenue une entité nosologique propre et l'on a tendance à considérer ses manifestations cliniques de base comme constantes et universelles, quelles que soient les époques et les sociétés [Cancro, 1986]. Enfin, un substratum organique est, de façon répétitive, considéré dans les recherches sur la schizophrénie [Weinberger, Berman & Zec, 1986 ; Andreasen, 1986]. Si ce n'est que par sa dimension hallucinatoire, la schizophrénie perturbe l'ensemble des comportements et cela se traduit entre autres dans le langage. A tel point qu'une manière particulière de parler est si inhérente à la schizophrénie que la notion de discours schizophrénique est apparue pertinente eu égard à la phénoménologie de la maladie². Dès l'individualisation nosographique de la schizophrénie, les troubles du langage occupent une place significative dans la majorité des descriptions cliniques. Kahlbaum, en 1874, décrit la verbigération et le syndrome d' "*Attonitât*" (négativisme, mutisme) dans le cadre plus large de la "*Katatonie*". Neisser proposa en 1893 le terme de "*verbigération catatonique*". En France, Chaslin, en 1913, propose quatre formes de folie à sa "*discordance*" dont la discordance verbale. En pratique, les cliniciens admettent que des épisodes de comportement discursif non conventionnel représentent un signe

¹A la fin du 19ème siècle, Emil Kraepelin domine la psychiatrie allemande, à travers un travail considérable de clarification dans la nosographie. Ce fut en 1883 que Kraepelin décrit la "*dementia praecox*" englobant toute une variété de démences. Morel, dès 1874, avait déjà évoqué la démence précoce ou juvénile, mais plus en terme de chronologie que d'entité nosologique discrète. En 1911, pour le traité de psychiatrie d'Aschaffenburg, Bleuler fut chargé de rédiger le chapitre sur la démence précoce. Il répondit à cette tâche en inventant un contenu et un titre reflétant la pluralité du trouble mental, "*Dementia praecox oder Gruppe der Schizophrenien*", montrant que ce qui constitue le symptôme fondamental de la maladie, c'est la dissociation du psychisme, la "*Spaltung*".

²Kraepelin subdivisait, dans la dernière édition de son traité en 1910, la démence précoce en neuf groupes : simple, hébéphrénique, catatonique, délirante, agitée, paranoïde grave, paranoïde légère, avec confusion, avec troubles du langage.

aisément reconnaissable de la schizophrénie. Néanmoins, la caractérisation linguistique du discours schizophrénique demeure imprécise. Cela n'a pas fait l'objet d'interprétations explicites par des théories psycholinguistiques se référant aux modèles cognitifs. Ainsi, le diagnostic de schizophrénie basé sur des traits langagiers continue de dépendre d'une terminologie anecdotique et impressionniste. Le manque de clarté, présent dans le discours du schizophrène, est reflété par une myriade de termes utilisés pour le décrire : pauvreté du discours, pauvreté du contenu du discours, discours sous pression, discours divergent, discours tangentiel, fuite des idées, incohérence (salade de mots), illogisme, assonance, néologismes, approximations de mots, discours circonstanciel, perte du but, persévération, écholalie, barrage (blocage), discours emphatique, discours auto-référentiel [Andreasen, 1979b]. La psychiatre américaine Nancy Andreasen a tenté, en effet, de clarifier la nosologie linguistique psychiatrique en établissant une liste de dix-huit sous-types de troubles de la pensée, exprimés dans le comportement langagier et à son avis susceptibles de se retrouver dans le discours des schizophrènes et des psychoses affectives. Elle conclut également qu'aucun de ces sous-types n'est pathognomonique de la schizophrénie et qu'ils s'observent par ailleurs dans d'autres troubles psychiatriques déstructurant la pensée, comme la manie et la dépression psychotique.

Andreasen [Andreasen, 1979a] identifia dans la citation suivante un des prototypes de la "pauvreté du contenu du discours" :

[1] : "Many of the problems that I have... are difficult for me to handle or to work on because I am not aware of them as problems which upset me personally. I have to get my feelers way out to see how it is... I am, I... think, becoming more aware that perhaps, on a analogy, the matter of some who understand or enjoy loud rages of anger... The same thing can be true for other people and I have to kind of try to learn to see when that is true and what I can do about it."

D'un point de vue clinique, ce genre de comportement pourrait être comparé à celui rencontré chez les patients présentant un syndrome organique-cérébral comportant un *Einfallsleere*³ [Bay, 1964], qui —comme l'illustre l'insertion [2]— est une forme de jargon verbal, occasionnellement observé chez les sujets présentant une aphasie transcorticale sensorielle [Lecours, Osborn, Travis *et al.*, 1981].

³ "lack of ideas", vide de la pensée.

[2] : "c'est assez compliqué, hein... Ça devient assez compliqué de ... tirer ça... j'arrive à faire que le total arrive à faire un certain bien... et qu'on arrive à ... à avoir des marchandises."

Les formes de pensée marginales dans la schizophrénie font aussi classiquement référence à des qualités relatives à l'abstraction ou à la concrétude. Ainsi, on a désigné, comme dans ce discours de patient

[3], un trouble commun au schizophrène hébéphrène : la pensée abstraite.

[3] : "Ce que je trouve, ce que je n'ai pas trouvé, toujours, toujours, toujours ... penser. L'homme est-il fait d'autre chose que de penser, penser... penser toujours, toujours. Suis-je tanné de penser, à quel point être sur la terre seulement pour penser, pour agir et penser ? Je n'ai pas trouvé quelque chose encore. Faut-il croire que chacun doit trouver son fantastique pour être intéressé à vivre, à penser encore et... à vivre ? Je ne me trouve plus vraiment valable pour ma pensée. Puis-je n'être que par pensée. Je me suis mis trop haut dans mes émotions sans être capable de communiquer (...)."

II. La schizophasie

Kraepelin proposa le terme "schizophasie" au début de ce siècle pour décrire des épisodes de comportement discursif déviant coexistant avec des compétences discursives conventionnelles. Le terme fut repris par Prersdorff en 1927 dans un sens élargi qui insistait à la fois sur l'incompréhensibilité de l'auditeur et, en contraste, la composition de mots conventionnels. En outre, au meilleur de notre connaissance, il n'existe pas d'évidence incitant à concevoir la notion de "schizophasie" comme synonyme de discours schizophrénique. Il conviendrait, plutôt, de considérer, spécifiquement, au moins deux formes de comportements langagiers épisodiques qui peuvent être observées chez certains sujets psychotiques : la "schizophasie glossomaniacale" et la "schizophasie glossolalique". Les deux formes sont rares ou le sont devenues, probablement en raison de l'introduction des médicaments neuroleptiques, mais il demeure que les deux formes peuvent se présenter de façon spectaculaire.

Dans la schizophasie glossomaniacale, les éléments linguistiques de la phrase —soit les phonèmes, les mots ou des unités plus complexes— sont sélectionnés et combinés bien plus en fonction de leurs qualités intrinsèques phonologiques ou sémantiques qu'en fonction d'une intention de communication. Ce n'est plus cette intention de communiquer qui gouverne le discours mais les mots du point de vue de leur forme ou de leur sens. La schizophasie glossolalique, quant à elle, peut être qualifiée comme entièrement ou quasi entièrement néologique.

III. La schizophasie glossomaniacale

Le discours glossomaniacal peut être fluide et abondant. Comme dans la jargonophasie de Wernicke, il peut demander seulement une participation minimale de l'interlocuteur. Il inclut des composants

néologiques de différents types, les plus caractéristiques étant formés de déviations monémiques dérivées ou composées et de doublets antonymiques dans lesquels l'expression d'une notion donnée coexiste avec son opposé au sein d'une paire de mots ou de phrases, ou encore d'une entité discursive plus complexe. Il convient de noter que ces formes de discours non-conventionnel ne sont pas mutuellement exclusives.

Déviations monémiques dérivées

Dans ce type de production, le locuteur associe des racines légitimes et un(des) monème(s) affixal avec des lois de dérivation des mots inhérentes à sa langue, créant ainsi, comme dans de [4] à [6]⁴, des néologismes avec un potentiel sémique manifeste :

⁴Les exemples de schizophasie glossomaniaque cités dans ce texte ont été produits (1) par le même sujet psychotique au cours d'un long entretien fait à Lausanne par le professeur Gil Assal [Lecours, Nevert, Ross, 1981], (2) par deux sujets schizophrènes suivis par le docteur Emmanuel Stip et (3) par un patient du docteur Pinard au Québec.

- | | | | |
|-------|----------------------------|---|----------------|
| [4] : | préfixe + 'page' + suffixe | → | "apagé" |
| | préfixe + 'page' + suffixe | → | "apageant" |
| | préfixe + 'page' + suffixe | → | "apagement" |
| [5] : | préfixe + 'capitale' | → | "acapitale" |
| [6] : | 'douane' + suffixe | → | "douanerie" |
| [7] : | 'logarithme' + suffixe | → | "logarithmie". |

Il est pourtant intéressant de remarquer qu'un patient présentant une jargonophasie de Wernicke a été décrit comme ayant produit un certain nombre de déviations de ce type [Lecours & Lhermitte, 1972] —comme illustré en [8]—, bien que ses sélections de racines lexicales fussent bien plus limitées et le potentiel sémantique de ses néologismes moins transparent que dans le cas cité plus haut.

[8] : racines + suffixes → "C'est pas le [fɔRS-jal] habituel. (...) Je ne suis pas des [bURS-jel] personnels. (...) les [pRɔM-yr] que j'ai promus. (...) Mon [sɔld-aʒ] s'emploie différemment."

Déviations monémiques composées

Le locuteur glossomaniaque peut aussi associer au moins deux mots de classe ouverte en regard de règles de composition de mots inhérentes à sa langue et créer ainsi une entité assimilable à un nom composé. De cette façon, le locuteur crée, comme dans de [9] à [12], une seconde forme de néologisme avec un potentiel sémique manifeste et souvent surprenant :

[9] : 'quart' + 'cinquième' → "quart-cinquième"

[10] : 'été' + 'hiver' → "été-hiver"

[11] : 'jour' + 'nuit' → "jour-nuit"

[12] : 'ouvre' + 'ferme' → "ouvre-ferme".

A notre connaissance, ce type de comportement ne se retrouve dans aucun tableau clinique d'une quelconque forme de jargonophasie. C'est cependant, dans une forme de "paraphasie sémantique", souvent observée dans la jargonophasie du Wernicke, que le remplacement d'un mot par son potentiel antonyme peut se produire.

Néologismes abscons

Puisque les déviations monémiques composées et dérivées ont un potentiel sémique reconnaissable, les néologismes abscons, entités apparentées à des mots et soumises à des contraintes phonologiques, n'ont pas de potentiel sémique autre que celui pouvant être déduit du contexte. Comme les exemples [13] et [14] l'illustrent, les néologismes abscons de la *schizophasie glossomaniaque* peuvent emprunter une partie de leurs éléments phonologiques au contexte immédiat et ils peuvent contenir des éléments apparentés à des monèmes, en particulier des affixes. Ces deux traits sont aussi caractéristiques de productions néologiques rencontrées chez un certain nombre de patients présentant une jargonophasie de Wernicke [Lecours, Osborn, Travis *et al.*, 1981].

[13] : "Je fais mon classement des 'soudocheries' d'où je viens (...). C'est pestilentiel, vous savez cette soude... du duché ou de communale (...)."

[14] : "(...) en perdant la maîtrise de sa classification, en allant dire des grossièretés (...). C'est une espèce de maladie de 'grossiomige'."

Une différence essentielle entre les néologismes des glossomaniaques et ceux des jargonophasiques est que chez les premiers ils sont voulus —comme dans l'exemple [15] où le sujet répond à une question relative au sens de "grossiomige" [14]—, tandis que les néologismes des aphasiques ne le seront jamais. Le schizophasie ne sera pas non plus anosognosique au regard de telles expressions et voudra les discuter et les justifier si on lui propose de le faire. Cela rejoint les enseignements de Bleuler à propos des néologismes de la psychose, malgré les énoncés contradictoires de la linguiste américaine Elaine Chaika⁵ [Chaika, 1974].

[15] — (concernant "grossiomige") : "Oui. C'est une espèce de bête. Voilà ! C'est un terme que j'ai créé, que j'ai fait, comme ça, pour... pour donner une petite base personnelle, privée. Voilà !"

⁵Elaine Chaika a proposé que la schizophasie soit considérée comme une forme d'aphasie, s'appuyant sur le caractère anosognosique du schizophrène à l'égard de son discours. Il suffit de se référer aux travaux de Bleuler [Bleuler, 1911], Cénac [Cénac, 1925] et Bobon [Bobon, 1952] pour constater l'erreur de cette affirmation.

La phrase glossomaniaque

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les caractéristiques glossomaniaques peuvent être observées non seulement à des niveaux phonologiques et lexicaux, mais aussi au niveau de la phrase. La glossomanie doit son nom à une forme d'expression dont la genèse n'est pas étrangère au caractère ludique repérable chez les schizophrènes (les idioglossies infantiles sont d'ailleurs, à certains égards, de bonnes usines, non délirantes, de néologismes). De telles règles exigent qu'une production de phrase soit guidée, selon les contraintes syntaxiques conventionnelles, par similarités phonologiques (paradigmatiques) et/ou par relations sémiques entre des mots et des entités néologiques apparentées à des mots, plus que par une intention de formuler un message immédiatement partagé. Le jeu —qui n'est pas différent de l'un des 18 sous-types des troubles de la pensée (i.e. *clanging*) [Andreasen, 1979a et b]— peut être plus phonologique comme dans [16] et [17] ou plus sémantique mais est habituellement les deux comme dans de [18] à [20] :

[16] : "C'est comme ça que les vieux faisaient les fondations. Ou bien de cause ([koz]) : un [kôzam], un [klozam], [glozam]. Vous comprenez ? Et, à ce casier, on a un savoir de Lausanne ([lozan])."

[17] : "Et, alors, il y a des joues, jours, des j'ouvre-ferme qui sont."

[18] : "Je suis encabanée... et elle est relationniste. Je suis drôle dans la vie courante : elle met son mégot de cigarette dans mon cendrier, allumé et prie pour ne pas que le feu prenne (...). Je porte mes verres 'fumée' bleus et je m'en vais en Floride ensuite. Tout est clair, Rita a dit que c'était moi la reine du Québec. Je m'en promets pour la Floride, mon mari y est allé et a bien aimé cela. C'est le bonheur. Ma sœur meurt en avion. J'ai hâte. C'est une sœur jumelle. J'ai une poke de mon mari. J'aime mon savon. Il y a une folle dans ma chambre et elle veut ma personne. "Est morte" j'entends. (...) c'est l'éternité ici, ah ! je descends souper, c'est-à-dire que je l'attends à ma chambre. Elle ne veut plus que je lui parle la relationniste. Le démon de midi me hante. Ils the dévil."

[19] : "Mais oui, à cette organisation de travail, il y a donc des plans d'heures et un calendrier du plan de secondes, de minutes, d'heures, d'horlogerie et d'or-age. Vous appelez ça des heures-ages, d'où des tonnes-ages qui, de l'âge du début d'un certain âge, par rapport au calendrier (...)."

[20] : "Je suis contente. Je me tente cet été. La tentation est forte et je bois du thé. Il y a un courroux en Abitibi-Thémiscamingue et tout sera terminé à Noël. Je fume une cigarette alors à la cafétéria. Madame A. me sert le déjeuner et le dîner (...).

Lucia est folle, elle veut jamais et se contente de café. Je suis tannée de la niaiserie. (...) Je suis contrée. Je leur conte des histoires alors. (...) On est malade à Malartic."

Dans des cas exceptionnels, certains sujets cérébro-lésés présentant une aphasie transcorticale sensorielle produisent occasionnellement, comme en [21], des phrases qui évoquent la glossomanie sémantique. De la même manière, comme en [22], les

jargonophasiques de Wernicke peuvent produire des séquences de néologismes abscons. Examinés hors contexte, de tels néologismes ne sont pas sans rappeler la glossomanie phonologique [Lecours & Vanier, 1976] :

[21] : "(...) on s'est aperçu que, partout ailleurs, ils ont mis des petits colporteurs et ils ont pu, avec un veston... avec un manteau colporté (...)."

[22] : "ces gens qui étaient à la [kɔmi]... au... au [glasrɔ]... au [kɔmorɔ]... au [kɔrokɔmuit]."

Doublets antonymiques

A l'extrême, et presque de façon *pathognomonique*, la phrase glossomaniaque peut recéler l'expression simultanée d'une notion et de son contraire. Elle se distingue ainsi d'autant plus d'une jargonophasie résultant d'une lésion cérébrale localisée. Cette sorte d'expression peut être basée sur une paire de mots, de phrases, ou d'entités discursives plus complexes. La façon la plus simple de créer un antonyme est de fusionner les éléments phonémiques de deux mots avec un sens potentiellement opposé. Un mélange de cette sorte a l'avantage d'illustrer le fait que les schizophasies peuvent à l'occasion transgresser la légalité phonologique par un type de comportement si délibéré qu'il est probablement incompatible avec la notion même d'aphasie. Une autre voie pour fabriquer un doublet antonymique est d'attacher des affixes antonymiques à la même racine. Comme en [10] à [12], ci-dessus, ou dans la première partie de [23] ci-dessous, une telle *auto-contradiction* néologique peut aussi être créée par une composition ou encore, comme en [24] à [27], par le biais de procédures syntagmatiques plus complexes, i. e. en incorporant des mots antonymiques ou des phrases dans le contexte d'un même énoncé [28] :

[23] : 'froid' + 'chaud' → "froid-chaud" ([frwa-fo]) → "[fɔwa]" → "[frɔwa]" : "De froid-chaud ou de chaud-froid. De [fɔwa]. Ils... ils parlaient comme ça, les anciens. Ils disaient : un [frɔwa]."

[24] : "Et alors, je commence la première classification : ça me fait un homme sain et un homme fou."

[25] : "Lorsqu'on fait un siècle, il y a toujours un début et une fin (...). Toujours le premier jour du siècle correspond au dernier jour de la fin du siècle (...). Le vrai calendrier est différent du faux."

[26] : "Un bureau ambulancier, un cadavre vivant... où de la terre glaise a formé, de dessus aux bases classificatrices de dessous (...)."

[27] : "Je voudrais bien avoir de nouveau un bon nombre d'années pour me retrouver dans l'âge de la jeunesse."

[28] : (le sujet parle à son psychiatre) : "Je suis un ressuscité de la dernière heure, je dégage, je dérage et nage fort. Je suis libre et il faut

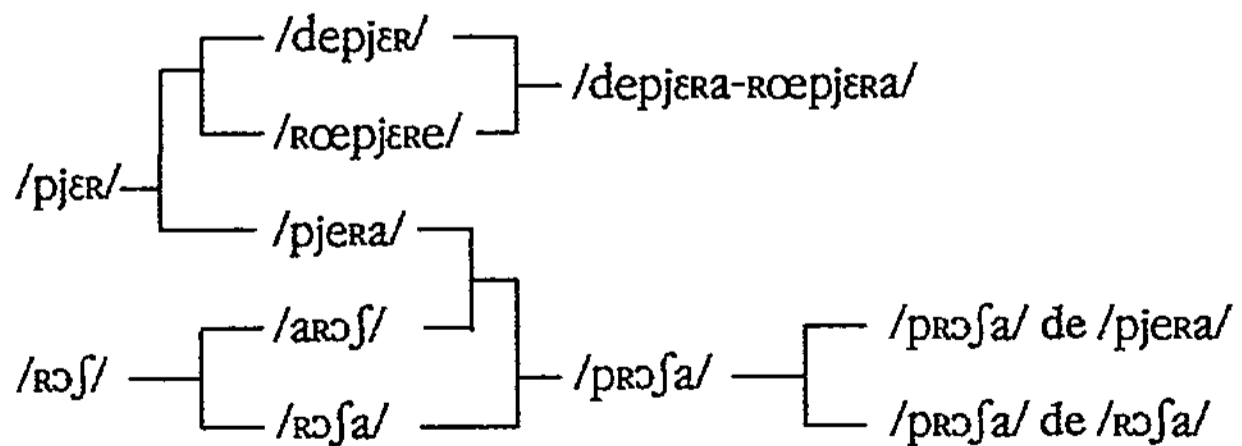
que je respire. Pire, je suis un homme enceinte. Tu parais fatigué, repose-toi. Moi, je suis guéri. Merci de t'occuper de moi. Mes médicaments sont intégrés. C'est super, merci. Il faut que je sorte de l'hôpital, vite pour la musique, le drums, ça va exploser calmement, s'épanouir, se répandre et se répulser. Les thérapeutes sont fatigués. Je vais les sauver. Je sens le monde qui m'apprécie. Je ne pense plus mourir. Il faut être contre la fatigue. Le repos, le calme absolu, la paix intérieure. Je suis l'homme resplendissant. Je m'incarne et je comprends tout. Faut pas se compliquer la vie et il faut te reposer."

Virtuosité

Les schizophasés ne se limitent pas à combiner des unités de discours opposées sous forme de doublets antonymiques, ils vont occasionnellement combiner des phrases entières et les utiliser comme simples noms, par exemple, "des j'ouvre-ferme" [17]. En effet, une production de cette sorte devrait être considérée bien plus comme une virtuosité syntaxique que comme une dyssyntaxie et on ne s'étonnera pas qu'elle puisse, comme en [29], devenir spectaculaire. Un tel cas est rapporté par [Levy-Valensi, Migault & Lacan, 1931]. Les expressions glossomaniaques les plus consternantes sont à nos yeux celles qui, comme en [30] sont attachées à des affixes antonymiques. Des cascades de mots et d'entités ressemblant à des mots, provenant de racines associées de façon paradigmatique, vont se combiner à l'extrême à l'intérieur d'un simple jeu de phrases successives.

[29] : "Je fais de l'âme est lasse à toujours vous servir (...). Si vous voulez faire le tant l'aire est belle qu'il faut majorer de faits, c'est que vous êtes... faire un beau maîtriser moi."

[30] : "Pour prendre une pierre, ils l'appelèrent une 'pierre'... la lever et la poser : ils dépierrèrent à repierrer, n'est-ce-pas ? C'est juste : et on les appela dépierré-repierra. On les appela les roches de la roche, de définition. Et ils arrochent des roches. Vous comprenez ? et les deux pierres à deux roches, ça devient des procha. A classement de... de généralité —n'est-ce-pas ?— transpositif de pierra est à rocha. Rocha est à... est à deux pierra mais, à la synthèse des deux, c'est un procha de pierra ou de rocha."



Bien que les contraintes paradigmatiques et syntagmatiques soient respectées au sein de cet énigmatique discours, quand elles ne sont pas exagérées, elles minent d'une certaine manière la supposée intention de partager conventionnellement des idées. Ainsi, on retient l'impression que le comportement glossomaniaque puisse parfois être qualifié comme une variété "d'hyperphasie".

IV. La schizophasie glossolalique

Comme un petit nombre de sujets parlants qui croient être possédés par le démon, ou encore comme des pentecôtistes en bonne santé mais sous l'influence de "l'Esprit Sain" [Samarin, 1972], certains schizophrènes vont à l'occasion, s'engager dans des expressions néologiques sans fin [Cénac, 1925]. Comme l'a souligné Bobon [Bobon, 1974], de tels patients peuvent avoir recours à plusieurs *langues*. C'était le cas de ce sujet psychotique dont le "second tempérament" est cité dans [31] :

[31] :

"azumba BERGES KORO BRUBJER PARA BRAZJA MNERGES KEROKORO BRUBJER MIZOE PRIZ ARAKASKA ROEKAROE BRAZJE MNERGES KERAKORO - azumba BERGES KORO BRUBJER PARA BRAZJE MNERGES KERAKORO BURBJER MIZOE PRIZ ARAKASKA ROEKAROE BRAZJA MNERGES KERAKORO BRUBJER MISI - azaroe KORO BROBJER PARA BRASJA MNERGES KEROKORO BROBJER MIZA PRIZ ARAKASKA RAKAROE M BRASJA MNERGES KEROKORO BROBJER MIZA PRIZ ARAKASKA RAKARA BRAZJA MNERGES KEROKORU BROBJER MESI - azara KURU BRUBJER PARA BRASJA MINERGES KEROKURU BRUBJER MIZOE PRIZ ARAKASKA ROEKAROE BRASJA MINERGES KAROKURU BRUBJER MIZOE PRIZ ARAKASKA RAKARA BRAZJA MINERGES KEROKORU BRUBJER MESI."

La glossolalie se présente généralement sous la forme d'un monologue asémantique dont la prosodie diffère de celle inhérente au discours conventionnel. L'accent tonique de la langue maternelle du locuteur peut être remplacé par un autre et l'accent régional peut être atténué. Dans la production du glossolale unilingue, les phonèmes sont ceux de la langue maternelle mais leur fréquence relative est grandement modifiée [Lecours, 1982b]. L'impression globale est celle d'un langage étranger appauvri d'un point de vue syntaxique, lexical et phonologique.

Bien qu'un tel discours soit très inhabituel et qu'il ne soit pas le seul fait des polyglottes âgés [Lecours, Osborn, Travis *et al.*, 1981], la glossolalie peut, comme l'illustre l'exemple [32], se présenter comme une forme de jargonophasie de Wernicke. Les deux glossolalies, schizophasique et aphasique, ne sont pas loin d'un point de vue

segmental, mais elles diffèrent en ce que la seconde représente un comportement résiduel, prend la forme d'un dialogue avec un interlocuteur et retient en gros la prosodie des conversations, tandis que la glossolalie schizophasique survient épisodiquement (ce qui implique qu'elle coexiste avec une capacité à produire un discours conventionnel), prend la forme de monologue et revêt la forme d'une prosodie stéréotypée [Lecours, 1982b] :

[32] :

“/sē dikte di trō drikōdedere digœere dis tis tilave klore œ le dœ trōke ditibē dœere disœ te kotegore dil kōdetere... a wi dœ vilēbrif ze la lābetōri de dēl lāteterœeme di katedore e œ e elzekute elmoepurimakōte tā tutse dœgredœgre dis gy latere digelotere/.”

V. Discours schizophrénique, schizophasie et jargonophasie

Comme nous l'avons montré plus haut, si la schizophasie peut se prévaloir de certains traits linguistiques communs à une forme ou une autre d'aphasie *fluente*, on observe dans la schizophasie une utilisation certes hypertrophiée, exagérée, mais exacte de la dérivation de mots ou des règles de nominalisation. Les études psycholinguistiques ont tenté, avec des modèles divers, de mettre en évidence des facteurs discriminants [Rausch, Prescott & De Wolfe, 1980 ; Damba, Burner & Lôo, 1991 ; Vautherin-Estrade, 1991 ; Landre, Taylor & Kearns, 1992]. Quoiqu'il en soit, le fait que la schizophasie doive être considérée comme une manifestation de la schizophrénie ou d'une autre forme de psychose reste une question ouverte. Les schizophasies, glossomaniaques en particulier, apportent les preuves d'une maîtrise telle des règles gouvernant le langage que l'on peut difficilement concevoir que leur comportement soit la manifestation d'une lésion focale cérébrale impliquant l'aire du langage (comme le suggérait Chaika [Chaika, 1974]). Par ailleurs, nous ne voyons pas de raison d'exclure la possibilité qu'au moins une subtile dysfonction organique puisse, comme dans certaines formes d'intoxication, influencer les activités cérébrales de telle manière que certaines contraintes linguistiques soient majorées au détriment d'une conduite naturelle de communication conventionnelle. D'une certaine manière, la principale différence entre une schizophasie spectaculaire et certaines formes de création littéraire est que la première apparaît exclusivement fondée sur des liens sémiques ou formels entre les mots et les entités ressemblant à des mots, tandis que la seconde se fonde à la fois sur de tels liens et sur un thème de conversation.

Après avoir convenu que les perturbations schizophasiques peuvent se retrouver ailleurs que dans la schizophrénie et admis que le groupe des schizophrénies demeure encore une colonie relativement hétérogène —de type 1 ou 2 comme le suggère Crow, [Crow, 1980]—, il n'en demeure pas moins que la schizophrénie reste le terrain le plus fécond de toutes les étiquettes diagnostiques pour la production de la glossomanie ou de la glossolalie. Ce n'est sans doute pas un hasard et, déjà, les approches neuropsychologiques s'intéressant aux processus d'attention, de planification, de mémoire essaient d'intégrer les perturbations langagières dans les modèles explicatifs globaux du traitement de l'information [Widlöcher & Hardy-Bayle, 1989].

Bibliographie

ANDREASEN (N.J.C.)

1979a, "Thought, language and communication disorders : I. Clinical assessment, definition of terms, and evaluation of their reliability", *Archives of General Psychiatry*, 36, p. 1315-1321.

1979b, "Thought, language and communication disorders : II. Diagnostic significance", *Archives of General Psychiatry*, 36, p. 1325-1330.

1986, *Can Schizophrenia be localized in the Brain*, Washington D.-C., Am. Psychiatric.

BAY (E.)

1964, "Principles of classification and their influence on our concepts of aphasia", p. 122-142, in *Disorders of Language*, A.V.S. de Reuck & M. O'Connor, eds., London, Churchill.

BLEULER (E.)

1911, *Dementia Praecox or the Group of Schizophrenias*, New York, International Universities Press, 1966, transl. from the 1911 German ed.

BOBON (J.)

1974, "Trois langues artificielles d'origine ludique chez un paraphrénique hypomaniaque", *Journal belge de neurologie*, 47, p. 327-395.

CANCRO (R.)

1986, "History and overview of schizophrenia", p. 631-643, *Comprehensive Textbook of Psychiatry*, H.I. Kaplan & B.J. Sadock, eds., Baltimore, Williams & Wilkins.

CÉNAC (M.)

1925, *De certains langages créés par les aliénés : contribution à l'étude des glossolalies*, Thèse de doctorat (Médecine), Paris, Université de Paris.

CHAIKA (E.O.)

1974, "A Linguist looks at schizophrenic language", *Brain and Language*, 1, p. 257-276.

CROW (T.J.)

1980, "Molecular pathology of schizophrenia : more than one dimension of pathology ?", *British Medical Journal*, 280, p. 66-68.

DAMBA (B.D.), BURNER (S.) & LOO (H.)

1991, "Cloze Procedure and Type Token Ratio : an aid to diagnostic", *Eur Psychiatry*, 6, p. 57-63.

FREUD (S.)

1910, "The Antithetical meaning of primal words", p. 155-161, in *The Standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*, J. Strachey, ed., vol. XI, London, Hogarth, 1964.

LANDRE (N.A.), TAYLOR (M.A.) & KEARNS (K.P.)

1992, "Language Functioning in Schizophrenic and Aphasic Patients", *Neuropsychiatry, Neuropsychology and Behavioral Neurology*, vol. 5, n° 1, p. 7-14.

LECOURS (A.R.)

1982a, "On Neologisms", p. 217-247, in *Perspectives on mental representations*, J. Melher, E.C.T. Walker & M. Garrett, eds., Hillsdale, Erlbaum.

1982b, "Simulation of speech production without a computer", p. 345-367, *Neural Models of Language Processes*, M. Arbrir, J. Marshall & D. Caplan, eds., New York, Academic Press.

LECOURS (A.R.) & LHERMITTE (F.)

1972, "Recherches sur le langage des aphasiques : analyse d'un corpus de néologismes (notion de paraphasie monémique)", *L'Encéphale*, 61, p. 295-315.

LECOURS (A.R.), NEVERT (M.) & ROSS (A.)

1981, "Langage et pensée schizophasie", *Confrontations psychiatriques*, 19, p. 109-144.

LECOURS (A.R.), OSBORN (E.), TRAVIS (L.) *et al.*

1981, "Jargons", p. 9-38, *Jargonophasia*, J. Brown, ed., New York, Academic Press.

LECOURS (A.R.) & VANIER (M.)

1976, "Schizophasia and jargonophasia : a comparative description with comments on Chaika's and Fromkin's respective looks at schizophrenic language", *Brain and Language*, 3, p. 516-565.

LEVY-VALENSI (J.), MIGAULT (P.) & LACAN (J.)

1931, "Ecrits inspirés : schizographie", *Annales médico-psychologiques*, 89, p. 1-26.

PERALTA (V.), CUESTA (M.J.) & De LEON (J.)

1992, "Formal Thought Disorder in Schizophrenia : a Factor Analytic Study", *Comprehensive Psychiatry*, vol. 33, n°2, p. 105-110.

RAUSCH (M.A.), PRESCOTT (T.E.) & De WOLFE (A.S.)

1980, "Schizophrenic and aphasic languages : discriminable or not ?", *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 48, n°1, p. 63-70.

SAMARIN (W.J.)

1972, *Tongues of men and angels*, New York, MacMillan.

SCHMIDT (P.) & PERROT (M.)

1976, "A propos d'observations de troubles du langage dans la schizophrénie", *Annales médico-psychologiques*, 134, p. 708-714.

VAUTHERIN-ESTRADE (M.)

1991, "Les Troubles du langage dans la schizophrénie", *Annales médico-psychologiques*, p. 409-419.

WEINBERGER (D.R.), BERMAN (K.F.) & ZEC (R.F.)

1986, "Physiological dysfunction of the dorsolateral prefrontal cortex in schizophrenia : I. Regional blood flow evidence", *Archives of General psychiatry*, 43, p. 114-125.

WEINER (H.)

1983, "Schizophrenia : Etiology", p. 650-680, *Comprehensive Textbook of Psychiatry*, vol. 1, H.I. Kaplan & B.J. Sadock, eds., Baltimore, Williams & Wilkins.

WIDLÖCHER (D.) & HARDY-BAYLE (M.-C.)

1989, "Cognition and Control of Action in Psychopathology", *Cahiers de Psychologie Cognitive*, vol. 9, n° 6, p. 583-615.